

## Prologue

### Au « lieu » de l'Amérique

Le cœur me battit quand le capitaine me la montra : l'Amérique !  
Elle était à peine délinéée par la cime de quelques érables sortant de l'eau.

François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*

Avant d'être un pays, ou de ne jamais l'être, l'Amérique fut un nom, évocation et invocation : « Ô mon Amérique, ma terre nouvelle »<sup>1</sup>. Nouvelle est son adjectif, et le demeurera longtemps. L'Amérique n'a pas encore de lieu, qu'elle a déjà sa place. Sa cartographie est celle d'un imaginaire<sup>2</sup>. Promesse et objet,

- 
1. « O my America! My new-found-land » : John Donne, *Elegie XIX*, « To His Mistress Going to Bed » v. 27 [« À sa maîtresse allant au lit », 1669], dans *The Complete English Poems of John Donne*, éd. C.A. Patrides, London, Dent, coll. « Everyman's Library », 1985, p. 183.
  2. La Nouvelle-Angleterre est d'abord une invention cartographique du nom de Norumbega, comme l'explique Joseph A. Conforti : « Norumbega fut avant tout une invention cartographique des Français. Elle fut conçue à la fois comme une cité aux richesses fabuleuses et un vaste territoire couvrant ce qui allait devenir la Nouvelle-Angleterre de Smith, et qui contenait, ainsi l'avait voulu l'imaginaire européen, terres fertiles, métaux précieux et peut-être même le fameux passage du Nord-Ouest. [...] Mais le début du XVII<sup>e</sup> siècle mit plus ou moins fin [au mythe de Norumbega] » (Joseph A. Conforti, *Imagining New England: Explorations of Regional Identity from the Pilgrims to the Mid-Twentieth Century*, Chapel Hill/London, University of North Carolina Press, 2001, p 14). Les expéditions de John Smith auront de fait raison de ce « paradis ». En 1616, Smith publie son histoire du « Nouveau Monde », récit à caractère promotionnel, appelant à la création d'une « Nouvelle » Angleterre sur les rives formidables entre Monhegan Island et Cape Cod, là où il avait entrepris, deux ans auparavant, son périlleux voyage. La tâche ne sera pas facile, assure Smith, qui a pourtant l'art d'éveiller le désir et l'ardeur de ses contemporains pour un pays qui oscille encore entre rêve et cauchemar : « It is a Countrey rather to affright then delight one, and how to describe a more plaine spectacle of desolation, or more barren, I know not, yet are those rocky Iles so furnished with good Woods, Springs, Fruits, Fish and Fowle, and the Sea the strangest Fish-pond I ever saw, that it makes me

jetée en pâture à tous les fantasmes, projection et désir, elle est toujours devant, en face, à l'horizon. John Donne l'avait bien compris : l'Amérique est une aventure ; elle est ce qui vient, ce qui va toujours *advenir*. Dessinée avant d'être découverte, écrite avant d'être connue, l'Amérique est dessein : dessein de Dieu au bord de l'accomplissement, elle est aussi rêve des hommes, de ceux et celles qui partirent, ailleurs, promulguer dans des terres inconnues leurs propres lois.

La Nouvelle-Angleterre n'est pas l'Amérique, mais elle a longtemps occupé sa place dans l'imaginaire du vieux, comme du nouveau, monde. Au « lieu » de l'Amérique, elle en restera, des siècles, une métaphore. Traduction maladroite de l'idéal de quelques-uns, translatée, transplantée depuis l'Europe aux anciens parapets, la plantation du Seigneur fera son office de régénération, tout en faisant office d'Amérique – pour quelque temps. Figure et fiction, *artefact* devenu lieu commun bien qu'encore illocalisable, c'est une construction montée de toutes pièces depuis cet ailleurs dont elle va faire son envers, cet autre dont elle ne peut se défaire, mais avec lequel elle va devoir en découdre. De ce lieu qui n'en est pas un, cet essai veut déployer la figure, et suivre les variations de cette utopie, qui, projetée sur une terre, va devoir l'habiter, et peut-être inventer à nouveau la place qu'on lui avait assignée.

---

thinke, though the coast be rocky and thus affrightable, the Vallies and Plaines and interior parts may well notwithstanding be very fertill. But there is no Country so fertill hath not some part barren, and New-England is great enough to make many Kingdomes and Countries, were it all inhabited » (*The Generall Historie of Virginia, New-England, and the Summer Isles*, London, imprimé par I.D. and I.H. pour Michael Sparkes, 1624, p. 214) [« C'est un pays qui pétrifie de peur plus qu'il ne ravit, et comment décrire spectacle plus désolé à force de sobriété, ou plus infertile, je ne sais ; pourtant, ces îles faites de roc sont pleines de bonnes forêts, de sources, de fruits, de poissons et de gibiers à plumes ; la mer y est le plus étonnant réservoir de pêche que j'aie jamais vu, tant et si bien que je me prends à croire que, si rocailleux, si formidable que soit ce rivage, il est sans doute, à l'intérieur, des vallées et des plaines et des terres fertiles. Il n'est pays si fécond qu'il ne présente aussi quelque zone aride, et la Nouvelle-Angleterre serait assez grande pour y bâtir nombre royaumes et pays, fût-elle entièrement habitée »].

Motif toujours remis sur le métier, la Nouvelle-Angleterre est un texte, à déchiffrer. Palimpseste où se superposent d'autres écritures, elle s'obstine pourtant à déjouer la tentation de l'archéologie. Au présent, elle est toujours-déjà réécriture, translation et traduction. Sa généalogie est pipée, l'origine elle-même transplantation. Née sous les auspices d'un autre texte, du Texte, dont elle se veut la retranscription typologique, la Nouvelle-Angleterre est réécriture des Écritures : la « cité sur la colline », vantée en 1630 par John Winthrop, renvoie déjà à une autre, son fantôme et son type. Sans référent propre, la Nouvelle-Angleterre se pose donc comme renvoi, quand bien même elle se rêve référence nouvelle. Nouvelle Canaan, elle s'invente toujours écart et projet, *artefact* littéraire et fiction d'Amérique. Entrer dans ce territoire, c'est pénétrer dès lors dans un espace d'écritures hanté par d'autres voix, espace de réécritures, de répétitions et de modulations, espace-répertoire que les textes modulent, mais contribuent aussi à codifier<sup>3</sup>.

Certes, il ne s'agit pas de dire que la Nouvelle-Angleterre n'existe pas ; qu'étant construction, elle se réduit à un simple simulacre. L'imaginaire, en Nouvelle-Angleterre, a pris possession du territoire ; il y a eu, pour paraphraser Lawrence Buell dans *New England Literary Culture*, captation du réel par des

3. Conforti note la précocité d'une culture de l'imprimerie en Nouvelle-Angleterre (Conforti, *Imagining New England*, *op. cit.*, p. 4), et lit la prolifération des « histoires » de Nouvelle-Angleterre comme autant de tentatives de codifier une identité encore incertaine : « C'est à travers des tracts promotionnels, des sermons, des correspondances, puis plus tard, des récits historiques, que les représentants de la culture de la Nouvelle-Angleterre façonnèrent une image collective de la région. Aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, les classes éduquées furent submergées par un flot de publications racontant l'histoire de la création de la Nouvelle-Angleterre et en justifiant l'avènement, de sorte qu'une conscience régionale, unique dans les annales de la colonisation du Nouveau-Monde, se forgea grâce à l'essor de la culture écrite » (p. 12). La Nouvelle-Angleterre se construit donc à partir de morceaux choisis de son histoire, qui varient selon les époques, autant de « vérités partiales » qui imposent, à un moment donné, un ordre culturel et conceptuel à un *continuum* mouvant, et que d'autres interprétations sont amenées à retoucher. Conforti montre ainsi comment l'« identité » de la Nouvelle-Angleterre ne peut être conçue sans être historicisée, comprise non seulement en rapport à un moment de son histoire, mais aussi comme le produit des histoires qu'elle se raconte à elle-même.

tropes qui ont fini par le réinventer<sup>4</sup>. La fiction s'est fait chair dans la matérialité d'une terre, qui s'est voulue différente, en produisant, jour après jour, texte après texte, sa distinction. En Nouvelle-Angleterre, peut-être plus encore qu'ailleurs, la page est devenue paysage ; l'image a pris corps, l'utopie s'est faite lieu ; et toujours remis en circulation, le trope est devenu la trame du réel. Son « essence » et sa « différence », la Nouvelle-Angleterre les doit donc à cette construction patiente, réitérée, du lieu par lui-même. En s'inventant comme « autre », elle a acquis, sinon une identité, du moins une individualité qui justifie qu'on lui prête l'oreille, qu'on la laisse se dire : objet de notre étude, elle est indissociablement sujet de sa propre histoire, de son propre texte, du mythe de son exceptionnalité, sans cesse perpétué, et de cette singularité qu'elle continue à bâtir au moment même de s'y référer. On pense aux clochers blancs, aux clôtures et aux lilas dessinés par John Barber, évoqués par Harriet Beecher Stowe et bien d'autres. Si cet essai revient sur le passé d'un lieu qui fut toujours à la croisée d'un texte et d'un territoire, c'est pourtant moins pour en retracer l'histoire que pour lui redonner voix et le laisser délinéer un présent incertain, à l'heure où, après la conflagration de la guerre civile, et les tentatives de reconstruction, la Nouvelle-Angleterre, de son propre aveu, n'est plus le cœur vibrant de la nation ni l'étalon de ses lettres, mais une région d'Amérique en quête d'une place dans le nouveau *continuum* national.

Elles s'appellent Rose Terry Cooke (1827-1892), Sarah Orne Jewett (1849-1909), Mary E. Wilkins (Freeman) (1852-1930) ou Alice Brown (1856-1948), et ce sont elles les nouvelles plumes du lieu<sup>5</sup>. Emerson n'écrit plus, Hawthorne repose à Concord, au cimetière du Val Dormant ; et s'il se publie encore, dans les grands magazines, quelques textes de Stowe, des poèmes de Longfellow ou de Whittier, ce sont les écrivains de la

---

4. Lawrence Buell, *New England Literary Culture: From Revolution through Renaissance*, Cambridge, Cambridge UP, 1986.

5. Voir leurs portraits en introduction.

« couleur locale » que courtisent désormais les éditeurs les plus influents : de James T. Fields à William Dean Howells, de Horace Scudder à Thomas Bailey Aldrich. Il faut dire que le « tout » de la nation, reconfiguré après la guerre, ne s'appréhende plus d'un lieu privilégié qui en serait la métaphore, ou la mise en abyme ; la Nouvelle-Angleterre ne peut plus se rêver « petite Amérique », sauf à confondre le passé d'une illusion avec un présent d'imposture. Au moment où, de la Russie à la Californie, les régionalismes contestent le monopole que détiendrait un centre, région ou capitale, sur l'expression de la généralité nationale, aux États-Unis, l'économie moderniste de l'après-Reconstruction, que l'influent Howells s'attache à mettre en place, loge la « vérité » de la nation à l'entrecroisement de ses voix régionales : c'est dans la diversité de ses écritures que peut désormais se dire l'Amérique ; à la croisée de ses perspectives singulières que se construit l'américanité. Pour Howells, à l'heure du grand tournant de la modernité qu'évoque Rancière, « la littérature fait de la politique en tant que littérature »<sup>6</sup> ; c'est à ce titre, et ni plus ni moins que les autres, que les récits de Nouvelle-Angleterre participent à la fabrique de l'Amérique. Pourtant, quand, à la fin du siècle, se met en place le nouvel impérialisme, intimant à la généralité de changer de camp, et de s'abstraire du local, celle qui fut jadis porte-voix de l'Amérique est reléguée au rang de particularité délétère. L'excentricité qui se lisait dans les essais d'Emerson ou les romances de Hawthorne prend dès lors l'allure d'un particularisme menaçant. Assignée à résidence dans la catégorie du pittoresque suranné, la Nouvelle-Angleterre est privée de son autorité dans la République et la République des lettres, jusqu'à devenir spectre maudit. Au sein du « canon », nouvelle loi régissant la littérature américaine, ses récits, trop particuliers, trop ancrés dans un territoire associé désormais au passé et conjugué au féminin, n'ont plus droit de cité ; c'est à peine s'ils ont jamais eu lieu.

Il faudra attendre les années 1980 pour que la critique américaine sauve ces textes de l'oubli historiographique dans lequel

6. Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007, p. 11.

la plupart d'entre eux étaient tombés. Si, pour mieux les exclure, le canon les avait relocalisés à l'extrême, la lecture féministe, elle, tend alors à les déterritorialiser<sup>7</sup> pour en faire le lieu d'une dissidence genrée – au risque, toutefois, de les enrégimenter à nouveau, de réifier ces esquisses en contre-écriture. Opposant, dans une logique paradigmatique, un « centre » normatif – associé au masculin, au pouvoir, à la violence et l'exploitation – à une « marge » féminine, dépossédée, critique et anti-hégémonique, cette lecture – peut-être est-ce là ses limites – fait l'économie de la Nouvelle-Angleterre, dans sa double valence de trope littéraire et de lieu historico-géographique.

Loin de vouloir « recanoniser » les récits régionalistes de Nouvelle-Angleterre de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cet essai voudrait plutôt réenvisager, depuis l'angle qui est le leur, la fabrique malaisée d'une littérature nationale et la construction concomitante de l'idée d'Amérique – dans laquelle, rebelles ou complices, acteurs ou contestataires, ils ont pris part et continuent à le faire. Réinscrire ces écrits « mineurs » dans la trame d'une histoire et d'une histoire littéraire, c'est leur permettre, sans pour autant leur réassigner, autoritairement, une place, d'avoir (eu) lieu, quelque part. Courir le risque du lieu, quand il avait été, précisément, l'outil de leur minoration, voilà le défi de cette étude, qui, tout simplement, entend prendre ces textes au mot, qui s'intitulent *Myrtilles des collines de Nouvelle-Angleterre*, *Contes de Nouvelle-Angleterre*, *Une nonne de Nouvelle-Angleterre*, *Herbes des prés : contes de Nouvelle-Angleterre*<sup>8</sup>. « Cher Mr. Scudder »,

7. Au sens où la lecture féministe, notamment celle proposée par Judith Fetterley et Marjorie Pryse dans *Writing Out of Place: Regionalism, Women, and American Literary Culture* (Urbana/Chicago, University of Illinois Press, 2003), arrache ces récits de femmes à la notion de territoire, arguant qu'un tel ancrage géographique induit une certaine forme de pittoresque, de passéisme, de conservatisme. Effacer le territoire est dès lors la condition nécessaire à la réinscription de ces textes dans une culture « féminine » ou « régionaliste » (au sens de contre-hégémonique). Cette redéfinition, qui fait l'économie du lieu, permet aux deux critiques de redonner à cette tradition, négligée, une force de frappe idéologique dans le présent de la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

8. Rose Terry Cooke, *Huckleberries Gathered from New England Hills*, Boston/New York, Houghton, Mifflin & Co, 1892 ; Sarah Orne Jewett, *Tales from New England*, Boston/New York, Houghton, Mifflin & Co., 1895 ; Mary E. Wilkins Freeman, *A New England*

écrivait Sarah Orne Jewett à l'éditeur en 1890, à propos du choix du titre d'un de ces recueils,

Vous ne semblez pas désapprouver le titre que j'ai choisi de mettre en couverture : *Contes de Nouvelle-Angleterre*. Il est clair et se lit aisément ; sans doute conviendra-t-il aussi bien qu'un autre, même si je n'en étais pas convaincue au début. Vous ne le trouvez pas trop ambitieux ? De toute façon, que sont ces contes sinon — ? — !

Votre dévouée, S. O. Jewett<sup>9</sup>.

Il est sans doute temps de redonner crédit à ce que Jewett, non sans espièglerie, suggère ici sans nommer, à cette ellipse que la critique récente s'est employé à perpétuer. La « Nouvelle-Angleterre » – puisqu'il nous faut, nous, la nommer – n'est pas tant une détermination botanique, géographique ou territoriale qu'une force opérante qui mérite de regagner sa prévalence.

Pourquoi donc se pencher à nouveau, et sous cet angle, sur cette littérature, que la critique féministe américaine a réussi à faire surgir de l'ombre, que la critique française persiste à négliger ? D'abord, parce qu'elle est un point sensible, une articulation unique dans l'histoire de la représentation de l'Amérique par elle-même, depuis les tentatives de la jeune République de construire le *continuum* national jusqu'à nos réflexions présentes où la nation, voire l'empire, se diffractent dans le miroir d'une nouvelle globalisation. Si, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la Nouvelle-Angleterre se voit, et voit le tout de la nation, depuis « le globe transparent » d'un Je transcendantaliste, a-historique, où se reflète et se fabrique le tout, c'est qu'elle ne s'envisage nullement comme localité ; la Nouvelle-Angleterre emersonienne est « Je » de l'Amérique ; elle en dessine les bordures fluctuantes, expansives, dont le tracé

---

*Nun and Other Stories*, New York, Harper & Brothers, 1891 ; Alice Brown, *Meadows Grass: Tales of New England*, Boston, Copeland & Day, 1895.

9. « You do not express any disapproval of the title which I put on the cover: *Tales of New England*. It says itself well and easily and perhaps will do as well as another, though I was not sure of that first. You do not think it is too ambitious? But what are they Tales of, if not —? —! says

Yours sincerely,

S. O. Jewett » (Lettre à Horace Scudder, 15 mars 1890, dans *Sarah Orne Jewett Letters*, éd. Richard Cary, Waterville, ME., Colby College Press, 1967, p. 38).

refuse la circonscription. Du commerce atlantique, la Nouvelle-Angleterre est alors l'une des chevilles ouvrières, dans un monde déjà global. En 1850, l'inspecteur Hawthorne, à Salem, dans le bureau des douanes, signera pourtant la fin de ce paradigme, et tracera, à son corps défendant, la frontière, fiscale, qui réifie les contours d'une nation divisée, menaçant déjà de provincialiser ce qui était naguère encore le centre de l'Amérique. Hawthorne, cependant, aime le clair-obscur, et ne s'engagera qu'à contre-cœur dans une découpe franche du sensible. Il lui préférera les frontières brumeuses du *romance*, son territoire neutre... Au mitan du siècle, la Nouvelle-Angleterre n'a plus, et elle le sait, le monopole du tracé ni de la fabrique du national. Quand, après la conflagration de la guerre, elle se découvre région parmi d'autres, elle ne peut plus donner de l'Amérique qu'une version, marquée, située ; ses écrits ne détiennent qu'une parcelle de cette vérité indexée sur la multiplicité des angles de vue. La Nouvelle-Angleterre de Jewett, de Freeman, et des autres écrivains de la couleur « locale » – rentrée dans le cours de l'Histoire qu'elle relate au fil de ses histoires à elle, partielles et partiales – propose de la généralité nationale une esquisse, singulière, qui viendra s'ajouter aux autres. La question ne tardera pourtant pas à se poser, de l'Amérique, de son unité et de sa figure. Le modernisme howellsien, passionnément pluriel, voire pluraliste, dérange les projets impériaux, voire impérialistes, d'un « tout » redevenu conquérant à la fin du siècle. La Nouvelle-Angleterre, la plus particulière, sans doute, de toutes les particularités d'Amérique, mérite alors le titre d'ennemie ; sa littérature, d'un localisme menaçant au regard de la nouvelle *doxa*, est dite anti-américaine, pour ne pas correspondre à la vision officielle, redevenue unique, de la nation – celle qu'un Theodore Roosevelt logera dans un Ouest mythique, chez un homme sans qualité ni particularité. Les lettres de Nouvelle-Angleterre se trouvent là encore à l'articulation de deux paradigmes, le modernisme régionaliste de Howells et l'impérialisme rooseveltien, un « modernisme impérial », où les particularités se pensent cette fois à l'échelle du globe, au sein d'une globalisation fondée sur les nations. Mais si, pour Roosevelt, la Nouvelle-Angleterre



locale et sa littérature sont bien l'envers de « l'Amérique », dans ces lettres, cependant, germe déjà l'espoir d'une autre modalité de la construction nationale. Au tournant du siècle, des voix s'élèvent, qui opposent en effet la « saveur du local » à l'insipidité d'une Amérique réduite à son plus petit dénominateur commun, et refusent de laisser à l'américanisme le monopole de l'américanité. Prenant la littérature pour angle d'approche, John Dewey, dans son article « Americanism and Localism », publié en 1920, suggère de prendre acte de la « dévotion pour le local » qu'il observe partout autour de lui, au lieu de tenter de l'éradiquer<sup>10</sup>. À l'heure où le canon se bâtit à l'encontre de la littérature régionaliste, celle de la Nouvelle-Angleterre en particulier, Dewey, renouant sans le dire avec Garland et Howells, ose loger la vérité de la nation dans la particularité de ses lieux : « Nous sommes en train de découvrir que le local est le seul universel »<sup>11</sup>, et Dewey de marteler que la littérature américaine sera locale ou ne sera pas. Il faudrait bien sûr explorer plus avant l'articulation entre modernisme et pragmatisme – la tâche dépasse les ambitions de cet essai. Saluons toutefois à nouveau la position charnière de la littérature régionaliste de Nouvelle-Angleterre entre modernisme, impérialisme et pragmatisme, trois modes d'articulation entre l'impératif de la globalité et l'évidence de la particularité. Si Dewey déplore, après avoir lu – rapidement, il le confesse – les récits de Freeman, la ténuité de leur arrière-plan (*background*), leur référence quasi-inexistante à un « milieu » autre que la campagne de Nouvelle-Angleterre, c'est pour appeler de ses vœux une littérature qui serait à la fois locale et nationale, dont le localisme même ferait l'américanité, à condition que, désessentialisé, il soit pensé à l'intérieur d'un *continuum*, et redéfini sur le mode de la relation. Cette littérature dédiée aux « états intermédiaires de l'existence » s'adresserait dès lors à tous ceux qui « passent » plus qu'ils ne demeurent, à ceux qui, pris dans le va-et-vient perpétuel du citoyen moderne,

10. John Dewey, « Americanism and Localism » [1920] dans *John Dewey: The Middle Works, 1899-1924*, éd. Jo Ann Boydston, Carbondale, IL Southern Illinois UP, t. 12 : 1920, 2008, p. 12-16.

11. « We are discovering that the locality is the only universal » (*ibid.* p. 15).

habitent l'entre-deux. Une littérature de l'interaction et du lien – entre localités, entre le personnage et son environnement – voilà donc l'horizon qu'entrevoit John Dewey. Que n'ait-il pas lu de plus près ces textes de Nouvelle-Angleterre, ceux de Freeman, ceux de Jewett, qui précisément s'inventent une écriture pour habiter le passage, et ne dessinent les pourtours du local et de l'identité, que pour les mettre à l'épreuve de la transitivité. Peu importe. Ce qui compte, c'est son intuition, juste, que l'écriture du local n'est pas intrinsèquement celle d'un localisme étroit à opposer à une conception globale de la nation. Située, l'écriture de la Nouvelle-Angleterre n'en est pas pour autant agent de réification ; son point de vue, labile, est celui de passe-murailles qui ne cessent de défaire les contours du lieu, et jusqu'aux concepts mêmes sur lesquels s'indexe toute définition.

C'est la deuxième raison qui justifie sans doute qu'on se penche à nouveau sur ces textes, dans le sillage d'une réflexion sur la communauté, pensée non plus comme fermée, étroitement circonscrite, mais comme un lieu aux frontières poreuses, lieu de mise en relation et de conversation entre singularités elles-mêmes clivées, et toujours instables, bien qu'opiniâtement situées. L'« en commun » que met en œuvre la littérature régionaliste ne se fonde pas tant sur une quelconque conformité à un modèle déposé et unique que sur la recherche opiniâtre de l'équivalence dans la différence ; il est ce qui s'invente dans le rapport plus que ce qui se définit dans l'appartenance. La critique féministe a souvent opposé, avec raison, les écrits régionalistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à l'instauration d'une vision panoptique, transcendante, et masculine, qui prétendrait détenir le monopole de toute connaissance objective et l'apanage de la fabrique du tout de la communauté. Située, l'écriture régionaliste revendique sa partialité comme signe d'une nouvelle épistémologie, apparentée à celle que décrit Donna Haraway dans son manifeste pour des « savoirs situés » à la fin des années 1990<sup>12</sup> : une épistémologie fondée sur

---

12. Donna Haraway, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, automne 1988, p. 575-599.

l'alternance des points de vue, sur la traduction et la translation constante d'un sujet perméable, capable d'un positionnement différentiel dans le champ du pouvoir ou dans la sphère des genres. Redonner sa place au lieu « Nouvelle-Angleterre » lorsqu'on lit ces textes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas passer outre la révolution épistémique et politique qui se joue au cœur de l'écriture régionaliste, c'est suggérer au contraire qu'en Nouvelle-Angleterre, le va-et-vient entre la vision englobante et le regard minoré de la particularité, la construction d'un « en commun » sur la mise en rapport plus que sur l'essentialisation du « tout », s'inscrit dans une histoire, et dans un territoire. Ce n'est pas réifier une appartenance ou une origine, c'est plutôt se placer à l'endroit même de la schize des points de vue – *punctum* instable, improbable – depuis lequel le lieu a choisi de s'écrire, lui qui a toujours tenu sur lui-même et le monde un double regard. Écrire la Nouvelle-Angleterre à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est donc, plus qu'ailleurs, sans doute, écrire un lieu – et d'un lieu – qui ne tient pas en place, lieu paradoxal et fluctuant de l'écart de soi à soi, lieu dialogique par excellence, dont on pourrait dire en définitive qu'il est ce que la Nouvelle-Angleterre a à offrir à la nation, aux lettres américaines, et, au-delà, à la littérature pensée comme force structurante du sensible.

Prendre le lieu, mais plus encore la Nouvelle-Angleterre, pour biais herméneutique, ce n'est donc ni vouloir fétichiser une essence, ni célébrer un exceptionnalisme ; c'est au contraire « situer » la critique à la manière des textes eux-mêmes ; c'est accepter d'approcher le texte-lieu comme l'écriture même l'approche et l'approxime : en diffractant les angles et variant les échelles<sup>13</sup>, en fissurant le « je » et en défiant les lignes de partage. Est-ce pour cela qu'il est si difficile de prendre cette littérature pour *objet*, elle qui est avant tout sujet de son propre désœuvrement ? À partir

13. La critique récente (on pense par exemple à Hsuan L. Hsu, *Geography and the Production of Space in Nineteenth-Century American Literature*, Cambridge, Cambridge UP, 2010) situe avec justesse le régionalisme à la croisée de différentes échelles – locale, nationale, globale –, arguant que l'on ne peut comprendre la région, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, que sur la toile de fond de la montée de l'impérialisme et du renouveau du capitalisme global. Toutefois, en Nouvelle-Angleterre, ce chevauchement des références est aussi, et surtout, la formule même d'un lieu qui s'est toujours construit comme produit de multiples échelles d'identification.

de lectures rapprochées, cet essai entend pourtant reparcourir la Nouvelle-Angleterre en ses textes : pratique de l'écart, sa littérature est fabrique d'une généralité particulière, conjuguant, depuis les années de la jeune république jusqu'au mitan du XIX<sup>e</sup> siècle, les régimes adverses de la particularité et de la généralité dans la circonscription incertaine, extensible, de ses frontières fictionnelles (introduction). Relabélisée « couleur locale », après la guerre, l'écriture de la Nouvelle-Angleterre, désormais rattachée à cela seul – le lieu – qui peut lui donner sa valeur et son sens, se situe opiniâtrement à même le local, ses choses et sa langue (chapitre 1), sans pourtant se fixer « ni en lui ni hors de lui »<sup>14</sup>, désirant et habitant le rivage, toujours à l'asymptote de soi-même. En Nouvelle-Angleterre, la frontière, dès lors, devient méthode, chemin et ligne de fuite, pour un lieu qui défait jusqu'à la position même d'où il se dit et d'où l'on peut le dire, ou le lire (chapitre 2). Parce qu'ils se logent à l'endroit même du rapport, de la relation, les textes de Nouvelle-Angleterre, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, estompent la limite qui séparent les catégories temporelles, s'écrivant toujours « entre les actes », là où ils peuvent s'inventer un présent (chapitre 3), mais aussi dans la zone interdite entre les genres dont ils aiment effiloche les bordures et contrarier les lois (chapitre 4). Tentés par l'échappée hors de l'enclos dans les terres vagues où se délient les normes, ces récits, dont l'inquiétante beauté flirte parfois avec l'extravagance, le monstrueux, ont l'exubérance railleuse et la voix discordante de ceux et celles qui toujours manquent à leur place (chapitre 5). Osant mettre la circonscription à l'épreuve, qui garantissait la politique du sens et l'économie des identités, ces textes courent le risque de la banqueroute des signes pour mieux jouir de la défaisance de leurs propres contours, et défier sans relâche la découpe catégorielle du monde (chapitre 6). Moins contre-hégémonique qu'anti-idéologique, le lieu mis en œuvre dans la littérature de Nouvelle-Angleterre serait donc, dans la lecture que cet essai propose, avant tout politique, au sens où l'écriture le situe, obstinément, sur la ligne mouvante *entre* les catégories, là où tremblent les définitions et s'indéfinissent les genres. Refusant

---

14. Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996, p. 14.

le couperet du paradigme, les récits de Nouvelle-Angleterre de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle inquiètent la perception ; en faisant fi du partage du sensible, ils reconfigurent leur monde, et le nôtre. Les lire à l'aune du lieu, et sous le signe de l'écart, c'est prendre le risque de la déliaison, celle qui secoue les identités pour s'inventer rapport – lecture, lien, ou société – source peut-être d'un nouvel « en commun ».